



CADENAS & POÈME EN PROSE

Rodica Draghinescu

TEXT. zeitschrift für literaturen

TEXT

archives équivalences

rencontres

2003



PRESENT EDITION: ADRIAN REZUŞ (ed.)

© 2003 RODICA DRAGHINESCU (Stuttgart, Germany) [TEXT]

© 2003 ITHAKA VERLAG (Stuttgart, Germany) [TEXT & PHOTOS]

© 2003 ÉQUIVALENCES [PDF $\LaTeX$  – HYPERSCREEN]

**This electronic edition is a *non-profit* publication**

**produced by PDF $\TeX$  14.H &**

**created by  $\LaTeX$  2 $\epsilon$  with HYPERREF & HYPERSCREEN**

PDF $\TeX$ 14.H © 2001 HÀN THÉ THÀNH

$\LaTeX$  2 $\epsilon$  © 1993–2001 THE  $\LaTeX$ 3 PROJECT TEAM *et al.*

HYPERREF © 1995–2001 SEBASTIAN RAHTZ

HYPERSCREEN © 2001–2002 ADRIAN REZUŞ [based on PDFSCREEN]

PDFSCREEN © 1999–2001 C. V. RADHAKRISHNAN

TYPESET BY ROMANIAN $\TeX$  © 1994–2001 ADRIAN REZUŞ

PRINTED IN THE NETHERLANDS – 19TH MARCH 2003



Rodica Draghinescu  
CADENAS (CAMP DE PHOTOS)  
&  
DUPOÈMENGOURDIDANSLAPROSE

Stuttgart, 2002–2003





c a d e n a s  
(camp de photos)





i

Je me souviens  
des ondes de ma chambre.

.....

..... (Bonjour!),

.....

d'un objet  
à la main d'une gamine,  
d'un objet secret,  
roulant autour de lui-même.....

Mes yeux ouverts dans mes yeux fermés,  
le visage intérieur d'un autre visage,  
des larmes compliquées,  
des bougies allumées,  
une sorte d'anniversaire  
dans la petite glace  
(Bonjour!),  
la chambre roulait autour d'elle-même,  
moi autour de la chambre,



nous deux autour du monde,  
un objet phosphorescent, sauvage,  
traînant autour de lui des fragments de visage.  
Moi-et-moi-et-moi-et-moi-et-moi-et-moi,  
flocons de moi,  
la neige « moi », la « Neige-moi! », noir et blanc,  
flocons de moi, noir et blanc,  
le moi phosphorescent.

Bonjour ! Mon anniversaire me faisait peur,  
les gens qui mangeaient les gâteaux me faisaient peur...  
et puis, bonjour !, ils voulaient tous m'enfermer dans la photo.  
Flash ! Flash ! Ma peur avait de l'imagination à vendre...

!  
!

« Vive le moi et sa phosphorescence ! »  
J'ai soufflé sur les bougies et j'ai fait le noir,  
^^

À ma place, une poupée phosphorescente  
assise à table.

^

« Vive le moi des poupées phosphorescentes ! »

« Vive le noir ! Vive les poupées d'urgence ! »  
J'avais caché partout dans le noir des poupées d'urgence







## ii

Bonjour!  
C'est moi!  
Le moi n'est pas une couleur,  
c'est moi. Le (bonjour!) blanc du vide.  
C'EST du cerveau Moi au (bonjour!) cœur.  
Le vide se fait sur commande en hiver,  
chez les vieux photographes noir et blanc,  
Le blanc est l'hémorragie du noir,  
le noir est l'hémorragie du blanc,  
un je(u) de fille et de maman,  
un je(u) de fils et de papa,  
un je(u) de petite fille et de mémé,  
un je(u) de petit-fils et de pépé,  
un Vögelein aux ailes enflammées  
qui va mourir :  
jeu, jour, nuit, un « je » un jour,  
avant qu'il ne se laisse ( Hélas !)  
photographier pour lui, le vieux photographe IL.



Ou Dieu.

!

! Joyeux Noël

Joyeuses Pâques!

Que Dieu lui pardonne!

! Bon anniversaire

Bonne année! Merde!

Des jeux – vœux

avec moi photographiée en cadeau.

L'oiselet! Vögelein! Cheese!

Des mains touchaient mon corps,

des mains l'applaudissaient:

Vögelein, Vögelein-spirale,

flamme noire.

Hé toi!

Le noir m'appelait comme ça.

Hé toi, regarde fixement! Ris! fixement! Ris!

Attends. Fixement! L'instant éternel! Cheese!

Fixement! Figée! Flash!

Je marchais sur moi, ça y est,

oo

°°°tel le Dieu vide qui marchait sur le vide.

Flash! Je voyais la phosphorescence de Dieu,

tel le jaune de vide qui brûlait mes pensées.





(Des larmes d'or – flash! – sur mes genoux.)

« À genoux! »

(Le noir me grondait comme ça.)

J'entrais en photo à genoux,  
mon visage restait collé dehors,

contre toutes les vitrines

« ! »

.

Je passais mon temps à faire des réclames  
mongoloïdes, aveugles et éperdues :

murs – vitrines – vitres vides,

faim,

envie,

brouillard,

souci,

mi-nausée blanc-bonbon,

réclames noires :

J'entrais en photo à genoux.

« Bonne fête, photo –

« modèle des mongoloïdes et des aveugles !

« Bonne fête, papier noir et blanc ! »

La transparence de l'âme en papier  
n'a jamais eu de noms!

« Bonne fête, statuette en papier ! »





Je parlais la langue des frissons kabakubi,  
je me disais comme ça, des bêtises,  
des bêtises religieuses,  
les yeux bandés, les lèvres écartelées  
pour que Dieu y entre.  
Je m'appelais « Hé toi, Rody, photo-modèle pour Dieu ! »  
J'ai beaucoup prié et j'ai tenu bon.  
Kabakubi, kabakuba,  
Je n'ai jamais réclamé la cruauté des anges-gens,  
ni leurs punaises dans mon corps.

Kabakubi, kabakuba,  
j'enlève les punaises de mon dos,  
j'enlève les punaises de mes seins,  
.....  
j'enlève les punaises de mon cœur,  
je n'ai plus 10 ans, ni 18, ni 29,  
j'enregistre ce que je vois :

.  
Sur un immeuble rouge-cœur,  
mon cœur est une réclame.  
Marotte ou prix fixe pour la franchise?  
J'enregistre ce que je vois :  
Mon cœur-réclame,  
mon flirt à moi avec mon cœur à moi.





Cœur, cœur, il m'arrive de le regarder fixement  
comme ça : C Œ U R  
dans son propre mot CŒUR.

J'enregistre ce que je vois.

Je crie. Je vois ce que j'entends,  
je vois un cri qui crie et tremble.

J'écris que je crie. Je crie que j'écris.

Mon cœur n'est ni immeuble, ni meuble meublant,  
ni ni

Il bat très loin, il est un petit cœur rapide

« Cœur vide à louer !! »

Il a assez de sa propre réclame.

Mon cœur bat très vite,  
comme si lui, il allait à pied,  
comme si lui, il refusait d'être adulte,  
comme si lui, il reculait, il retourne  
à seule fin qu'il joue à colin-maillard.

Il refuse d'être adulte,  
il me refuse,

il bat très loin de moi,  
mais, pourtant, je crois qu'il m'aime.

Mon cœur n'est pas un batailleur,  
il bat très loin de moi,  
Il s'éloigne, il m'éloigne, il a mal de moi,







Zéro qui bat, zéro, zéro, zéro,  
zéro-parents, zéro-enfants, zéro-etc.

P.S. : 1. Avez-vous entendu la fille qui chante :  
« kabakubi, kabakuba, cœur ouvert, coeur fermé  
« mon coeur est en danger »?

2. Avez-vous remarqué la cruauté de ses pupilles?

3. La cruauté de sa bonne foi?

4. Et celle du ciel?

5. Et celle du monde?

6. Et ce vide qui donne créance  
à toute absence,  
comme le manque des mots  
dans ce poème  
qui m'appartient à tel point que je l'abîme  
pour lui rendre la paix?

7. Dieu me fume. Je fume Dieu.  
On fume des cœurs.

8. Si ça ne vous va pas, ça va!

Stuttgart,  
le 21 décembre 2002



### iii

Une vue,  
un rien comme jardin  
(Je continue). La vue  
rassemble des moi perdus de la route du je(u).

Je ne suis pas, donc, j'existe.  
Faute de moi, j'écris mon poème.  
Dès que j'écris, il n'y a plus rien de bon en moi,  
comme qui dirait :

« Ce poème est le comble du vide !

« Ce poète est le comble de son poème ! »

Moi, je ne suis ni poète, ni poème, ni gazeuse, ni solide,  
ni liquide, ni plante, ni, ni,  
mais la ligne de je(u),  
cultivée 4 saisons par an,  
entièrement la ligne du je(u).

Combien j'ai changé !  
Combien je suis restée la même !  
J'ÉCRIS, JE CRIE, J'ÉCRIS,



je suis la ligne de partage  
entre cri et écrit.

Je suis désirable.  
Dans mes traînées de sang,  
j'entraîne mes lecteurs,  
il me tarde de les revoir  
jusqu'au bout :  
400 m de profondeur,  
jusqu'au bout.  
Je les intensifie,  
je m'intensifie,  
je leur fais peur,  
je me fais peur à moi-même :  
je suis  
mon écrivain à moi jusqu'au bout,  
je m'en porte garant !

J'ÉCRIS, JE CRIE, J'ÉCRIS  
Mon vide ne me vide jamais,  
mon vide vide les autres.  
Je m'entraîne dans leurs cris :  
400 m de profondeur.  
Je travaille sur les sons de l'écrit,  
je travaille sur le cri de la vue,  
en vue de faire entendre la vue





et de faire voir l'ouïe.  
La vie n'est qu'une photo sonore.  
Ma vie est ma vie, mon inexistence à moi,  
un sentiment dans mes oreilles,  
ma frère, mon sœur,  
ma voyeuse en quête des mots,  
mot-à-mot : mon je n'existe pas,  
donc, je suis trop éprouvée...

à 400 m de profondeur,  
du cerveau au cœur,  
au fond du gouffre,  
le gouffre du poème.

D'une façon hygiénique,  
j'écris dedans  
et mon cœur bat dehors,  
il ne s'y implique pas,  
il m'y implique.  
Seule, la peur nous unit.

J'écris dans le noir et je vous y implique.  
Bonjour signifie bonsoir !,  
si vous l'admettez.  
J'écris en vous,  
c'est un vice bon à tout,





je vous noircirai avec le temps,  
je vous noircirai avec le poème.  
J'écris dans votre lecture,  
je prends vos mains,  
j'écris avec vos mains sur moi,  
je fais de nous un métamoi, un métabolisme heureux  
qui sauvera les apparences,  
une métaphysique qui ira comme sur des roulettes.  
Je prends vos corps,  
j'écris avec vos corps sur mon corps,  
je vous implique.

Et VOUS? VOUS?  
Vous faites un inceste à m'écouter.

Stuttgart,  
le 19 décembre 2002





dupoèmengourdidanslaprose





## le perroquet et le chat, l'iguane et sa photo verte (du poème *engourdi dans la prose*)

Les miroirs venaient d'accomplir leurs tâches quotidiennes : une porte s'ouvrait, un tapis se faisait voir. Devant le tapis vert s'écoulait la glace, ton visage vert à l'intérieur, ton visage vert à l'extérieur. La glace verte prolongeait le vert du tapis. Le vert du tapis se réfléchissait dans le vert coulant de toi-même, toi, celui qui voyait ton corps, liquide prenant source de la porte entrouverte. La porte entrouverte était un cercle d'yeux verts. Les yeux verts s'enroulaient autour d'une planète verte, sur le seuil de laquelle pleurerait un petit fantôme vert, attirant des papillons et des moucheronnets verts. Tout autour des papillons et des moucheronnets verts, ton appartement vert, frais, scientifique, stylé, vert à ne pas l'oublier, vert ouvert, s'il n'y avait pas ces filles et ces fils de mouches, comme de grosses pierres noires, battant des ailes noires. Mouches de poubelles. Lourdes. Le changement de la couleur annonçait un orage à travers la vue.

Durant la description, j'étais agenouillée sur le seuil de la porte, regardant le dedans du dehors. Rien ne me laissait croire que j'étais le fantôme vert,



ni la planète verte. Je n'avais que des chaussettes et des chaussures vertes, une bague verte en herbe verte et plumes vertes. De plus, il paraît que j'avais mangé le perroquet.

Quelqu'un m'appelle, on me voit. Quelqu'un m'entend ou me voit. Ou je me vois moi-même ou je m'entends moi-même, ou je vois quelqu'un et ses sons, à la vitesse des flèches. Il n'y a personne. Il y a du silence, il fait nuit, quelqu'un s'appelle ou se nomme, il n'y a personne d'important. La glace se vide des plumes vertes.

L'oiseau parlait trois langues. Espèce de traître ou de courageux ! Il me cherchait partout. Espèce de traître ou de courageux ! On ne l'a pas acheté pour moi, mais pour ma fille. Espèce de traître ou de courageux ! Il n'aimait que moi, espèce de traître ou de courageux, se reposant sur ma tête.





## je continue l'annonce orageuse

Ces moucheronns laissaient tomber sur les meubles et les objets des chambres, une pluie d'excréments gris. De ces excréments gris poussait et fleurissait quelque chose de très gluant, doux, collant, comme le jardin – couleur – uni des araignées. Quelque chose poussait et fleurissait autant de fois qu'elle se dissipait. La futilité de l'expression « quelque chose » ne débouchait pas ses secrets, mais elle se défilait, se démaillait, se défaisait, sans être collier, ni corbeille tressée, ni dentelle, ni autre chose. Tu partages encore la douleur. Dans les fenêtres du balcon de la cuisine, à travers ma conscience, se reflétaient des photos.

J'ai une conscience chargée. Je dévore tout ce que j'aime. Dès que j'aime quelqu'un ou quelque chose, j'ouvre la bouche et je montre ma langue. L'hypnose réussit et la proie y entre. Le perroquet n'osait pas entrer dans ma bouche, mais il s'est laissé baiser sur les ailes. Sa couleur ne l'a pas défendu.



## je continue sur l'arrivée de l'orage

Au début, l'orage a envoyé une petite pluie d'excréments délicats, points noirs, tombés du vol des mouches. Plus rien à dire ni sur les points, ni sur les mouches, ni sur les papillons précédents. Ce qui droguait la vue c'était l'invasion : des photos immenses, histoires en transe, des photos immenses, histoires en transe, renversant le dedans. Est-ce qu'il faut que je répète : « des photos immenses, histoires en transe, renversant le dedans du dehors. »? Agenouillée au seuil de la porte, j'étais à l'extérieur, mais je m'exprimais dans la langue du dedans, de celle qu'on perdait toujours à l'intérieur.

Je n'entendais pas de réponses. Quelqu'un enfonceait mes oreilles avec des photos. Rien à perdre ou à gagner? Quelqu'un enfonceait mes oreilles avec des photos. Toi, tu n'étais qu'un fantôme de couleur. Moi, j'étais le cadre de l'entrée, les oreilles enfoncées, un cadre de l'entrée, l'être de la porte, sur le point d'être largement ouverte ou complètement ouverte, ça n'a plus d'importance, une porte dans un poème ne vaut pas la peine d'être portée aux nues.

La mort du perroquet dans ma bouche m'a réveillée. La macération du perroquet dans ma bouche m'a fait chanter, comme tous les perroquets de



la jungle. Des mois et des mois La jungle verte hypnotisait ma voix, ma voix hypnotisait la jungle-chambre.

Il n'y avait personne. Il y avait du silence, il faisait nuit. Le perroquet était sorti d'un œuf de femelle jaune, mais le mâle fut vert, comme la préparation d'une guerre contre l'Irak 2003. Rassure-toi, n'aie pas peur, le perroquet n'a pas connu ces chiffres. Une seule fois il m'avait entendu jaser de Nostradamus. Suite à ses sentiments exagérés, il criait sur toute la maison: Nostradama! Ça me faisait rougir.

J'ai une conscience chargée, mais je vole dans mes rêves. Je vole deux fois, légèrement et simultanément : une fois à cause de moi-même, l'autre fois à cause de lui. Ce perroquet, pardon, la mémoire du perroquet vole partout, même à travers mes genoux. Ça donne l'effet de tomber à la renverse, de vol incomplet ou de regret.





## agenouillée, je continue l'arrivée de l'orage *Moi ou toi?*

L'atmosphère verte. Qui est-ce qui rendait les murs « légumineux »? L'atmosphère verte ou l'impression de voir vert durant ta vie. Certainement tu avais vécu ta vie comme une plante ou comme une planète. Mais quelle plante? Quelle planète? La plante carnivore ou la planète carnivore « R », mangeant les « caresseurs », pourvu qu'on la caresse à l'intérieur. Toute possibilité exclut l'impossibilité, mais n'inversez rien, ça coûte trop cher. Le vert de toutes les nuances de vert allait jusqu'à la limite marquée par le vol des mouches de poubelles. Les murs étaient tapissés de vert, de bas en haut, de vert, mais avec des photos à l'allure d'un blanc (pause de couleur). Des photos qui ventaient. Des photos qui ventaient. Des photos qui « pleuvaient » sur la jungle ou sur la chambre. Fauteuils, chaises, lits, fenêtres en photos, pas à travers les photos, capitonnés, camouflés par des photos et des photos et des photos. Il ventait violemment. Les vitres s'étaient brisées.



Dès qu'on fermait la porte de la cage, on lui tapait sur les nerfs. Il ne voulait pas se séparer de ceux qui peuplaient son extérieur.

J'ai une conscience chargée, mais je n'ai pas commandé le perroquet et dès qu'il a occupé mon petit appartement, je l'ai ignoré, je l'ai traité en jouet mécanique dont je n'ai pas été le responsable, dont je n'ai pas été la responsable, dont je n'ai pas eu besoin, dont je n'ai pas eu besoin, mais lui, il picorait mes lèvres pendant que je dormais.





## l'arivée de l'orage a ajourné sa visite *Moi ou toi?*

Après l'entrée que je me suis rappelée assez tard, après le contact épidermique avec la clef froide, tu avais aperçu une petite porte blanche sous la grande porte verte, double, vert double, dont l'extérieur était en bois et l'intérieur était en fer. Agenouillé au seuil de la porte, de bas en haut, le reste de la vie : cafards, moustiques, empreintes de sang, immondices, fleurs, papillons, fleurs, papillons, papillons séchés, fleurs séchées, plumes vertes. Au milieu de l'image se trouvait la cuisine, un espace désert, s'il n'y avait pas eu la table boiteuse. Sur la table, en train de tomber, feuilles de papier, verres cassés, albums de photos, lumières froides, scintillements, lueurs froides, lances aiguës, une assiette de lait. L'homme, le chat ou le chiot y manquaient.



## l'arivée de l'orage a renoncé à te rendre visite *Moi ou toi? N'est-ce pas?*

Sur tout le pays on disait d'un homme qui aimait et utilisait le mensonge qu'il était « un perroquet ». Ca avait une note péjorative. Jamais entendu une chose pareille vis-à-vis d'une femme, certainement puisque l'accord avec le féminin n'existait pas, la femelle du perroquet restant anonyme, la femme qui mentait restant protégée par la grammaire, par les féministes et par des dieux inconnus. Mon perroquet n'avait pas de femelle, il se contemplait dans le petit miroir de sa cage, il s'embrassait lui-même, en se prenant pour une femelle à lui, il était un Narcisse hermaphrodite innocent.

Durant la description j'étais agenouillée au seuil de la porte, regardant le dedans d'une histoire en péril.

Aucun péril n'annonçait l'orage promis. La liberté du silence permettait des excuses gratuites sur un ami commun : Plotin. Moi ou toi?! Le lac de ces images a gelé. Il ne faut plus se bousculer, se serrer. Cette nuit il va geler de plus. Le froid nous glacera les mains. Une fois les mains glacées, je ne pourrais pas continuer la description de tes regards-là, glacés eux-mêmes,



congelés, engourdis. Moi ou toi ? Soyons indulgents, accordons-nous un délai, une bravade ne serait bonne à rien.

Le perroquet tenait tête à ma tristesse, même transi, il picorait les murs, posters, photos, araignées, mouchérons, excréments des meubles, il n'était que la femme de ménage volante : MOI. Je ne pouvais pas partager ses sentiments, premièrement puisque je n'étais point un oiseau, deuxièmement puisque je n'étais qu'un cadre engloutissant, englouti, gobé, une bouche de la vie, une gorgée du temps, quelque chose à boire d'un trait. Ma vie me chantonnait, elle singeait ma voix. Moi ? Qui alors ? Comme ce pauvre perroquet je m'occupais de ma vie, je soignais les fenêtres, les murs, les rêves, les portes de ma vie. Les choses tournent mal si je continue. Troisièmement, le perroquet était trop petit par rapport à moi, je risquais à chaque moment de l'avaler.

Par les trous de mon histoire, mon oeil droit avait l'espoir de devenir une machine à laver les images. Mais à l'intérieur, rien n'était sale, rien ne bougeait plus. Il avait gelé. La buanderie de la vue, de la teinturerie de la vue, la blanchisserie du regard, le pressing d'un oeil arrangeaient vainement par catégories les morceaux de glace. Le solstice printanier était un sophisme de bonne race, mais absurde, absurde, absurde, absurde. Au seuil de la porte, moi faisant des grimaces. Mon oeil droit avait mal, la folie de ma description le déterminait à devenir fou, toqué, timbré, et lui, il ne voulait point perdre la raison; il n'était qu'un simple employé, au service du cerveau.





Tu gardais toutes les photos des autres, tu les collais contre les murs, tu faisais de ces photos tes frères germains. À quoi bon la réalité? À vivre comme un coq en pâte dans le mensonge? Ta solitude se moquait de toi. Elle n'était point réelle. Ne réchauffe pas de photos mortes dans ton sein. Elles sont des serpents morts. Mâles et femelles. Leurs sifflements morts et tes zéziements tristes n'ont rien de commun. J'ai la certitude que tu réussiras.

J'ai une conscience chargée. Je dévore tout ce que j'aime. Et ce que je n'aime pas je le caresse, à seule fin que cela devienne amour. Dès que j'aime quelqu'un ou quelqu'une j'ouvre la bouche et je montre ma langue.

Voilà comment je fais dans ce cas. Voilà! J'ai ma langue. Ma langue c'est ma langue. Rose. Rose tâchée de beige (le fiel hystérique et sa calligraphie malade de fiel). Une longue langue. Mobile. Large. Rapide. Comme une langue de belle-mère ou d'iguane. Je tire la langue, j'attends la proie. Si la proie ne vole pas ou ne se repose pas de son vol, c'est l'hypnose qui la fait voler, voler, voler, jusqu'à son tombeau. Ma langue a son parfum parlé. Elle parle philosophiquement parfumée, elle est souvent Aristote, souvent Gilles Deleuze, le plus souvent Jean Baudrillard. Ma langue est au début ou au bout de ma bouche, en même temps elle met fin à ma bouche et elle mène mon cœur à bonne fin. Jacques Lacan. Je parle, j'attire la proie et allez hop! J'avale la proie, comme un sédatif et ma tristesse s'endort. Maurice Blanchot. Les chambres deviennent de plus en plus petites (chambre à coucher, salle à manger, bureau, cuisine, salle de bain). Je dors ou je gèle sans le savoir. Je vole, je survole, je fais les quatre cents coup dans le rêve,





je survole la glace menaçante. Je survole les glaces menaçantes, les glaciers bleus des photos. Je dors. Comme bravade. Je me couvre de rêves. Ma langue reste toujours dehors : bouillante, bouillante, bouillante. Tout ce qu'elle touche fend. Il n'y a pas de Pôle Nord pour ma langue, ni pour sa calligraphie. Ma langue est ardente, passionnée, enthousiaste, affamée – bouillante. C'est sa force de langue triste et courageuse à la fois. Jacques Le Goff.

Quelqu'un t'appelle ou te voit, quelqu'un t'entend ou te voit, ou tu te vois toi-même ou tu vois quelqu'un et ses sons à la vitesse d'une langue d'iguane. Il n'y a personne. Ou il n'y a que moi. Il y a du silence, il fait nuit ou il fait du moi. Quelqu'un s'appelle ou se nomme. Il n'y a personne, rien d'important ! Le perroquet a été mangé par le chat. La glace se vide des plumes vertes.

Il vente.

Stuttgart,  
le 29 janvier 2003





# Table

<b>cadenas (camp de photos)</b>	<b>5</b>
cadenas i (camp de photos) . . . . .	7
cadenas ii (camp de photos) . . . . .	10
cadenas iii (camp de photos) . . . . .	17
<b>dupoèmengourdidanslaprose</b>	<b>21</b>
le perroquet et le chat, l'iguane et sa photo verte . . . . .	23
je continue l'annonce orageuse . . . . .	25
je continue sur l'arrivée de l'orage . . . . .	26
agenouillée, je continue l'arrivée de l'orage . . . . .	28
l'arrivée de l'orage a ajourné sa visite . . . . .	30
l'arrivée de l'orage a renoncé à te rendre visite . . . . .	31

